

*Jérémie Léobet*

## **Atelier de lecture – du travail à la recherche**

Cet atelier s'est réuni pendant deux ans autour du texte des journées de l'École Freudienne de Paris d'avril 1975, et tout particulièrement autour des séances traitant du « plus-une ». Deux ans, voire un peu plus en jouant les prolongations autour des confinements. Du travail sur les cartels nous sommes passés au travail sur le travail en cours. Pris dans la mise en abyme de la question du travail dans une école de psychanalyse, nous en venions à questionner notre propre travail : comment continuer à travailler ensemble ? Comment finir par réussir à rendre compte de ce travail, aussi. À l'issue des deux ans, le mouvement de retour vers l'École, qui servit de support à nos discussions en tant que trame de fond pour tisser nos échanges autant que comme objet de recherche, semblait inévitable. Malgré deux confinements, nous avons trouvé ce mode de production en deux temps, d'abord l'écrit, pour faire date autant que pour prendre date, avant de pouvoir se réunir à nouveau.

La lecture des Journées prend une autre teinte après ces mois de coupure et de relance, et les premières lectures sont loin maintenant. L'enthousiasme, pourtant, perdure, au-delà du texte lui-même, déporté sur les questions que sa lecture mot à mot a pu faire surgir : le formidable brouhaha de ces journées sur la « plus-une » nous a d'abord séduits par le ton donné aux échanges. Prises de paroles libres, ou semblant l'être, ces gens-là ne nous paraissaient pas savoir ce qu'est un cartel, ni un plus-un, sans que cela ne les empêche de tenter d'articuler quelque chose. De ce fait, nous nous sommes à notre tour sentis autorisés à ne pas trop savoir non plus, ni à trop avoir l'air de savoir, ce que c'est qu'un cartel ; ce qui tombait bien. La confusion autour du « plus-une » nous a parlé de la difficulté à pouvoir s'y retrouver un peu dans cette histoire de travail, de travail de la psychanalyse ou des psychanalystes.

Depuis la fondation de l'EFP en 1964 jusqu'aux Journées des cartels, onze années passent. Onze années pendant lesquelles il « n'y a aucune

espèce de véritable réalisation du cartel<sup>1</sup> »... Nous-mêmes sommes à quelque 45 ans de ces journées, 56 ans après la fondation de l'EFP et l'institution des cartels comme modalité de travail<sup>2</sup>. Sommes-nous bien sûrs qu'il y ait eu, durant tout ce temps, une « réalisation du cartel » ou bien plutôt n'y a-t-il pas eu une forme de ritualisation du travail dans les écoles ?

Passons sur les enjeux politiques de l'époque, ainsi que sur la question de l'articulation du travail en petits groupes et celle du travail de doctrine d'une école, cela nous emmènerait trop loin, pour nous borner à remarquer, dans un premier temps, que la forme du travail en cartel n'a pas ou presque évolué durant tout ce temps<sup>3</sup>. La question s'est donc posée : la forme n'est-elle pas datée ? Datée au sens littéral. C'est-à-dire, n'est-elle pas prise dans une référence historique et même personnelle – la personne de Lacan – qui fait miroiter dans cette forme-là un point de stabilité sur lequel on pourrait se reposer ; quitte à moins se préoccuper du fond, à savoir une structuration qui permette le travail. Dans ce cas, le cartel deviendrait moins une formation de travail qu'un attendu des écoles lacaniennes. Une *forme* pour ainsi dire, oublieuse de sa structure.

Cela mérite quelques précisions autour de la forme et de la structure qui pour être connues ou relativement accessibles, seront vite évoquées ici : l'instauration du +1, le petit groupe et les autres règles semblent ne viser qu'un seul but, celui d'entraver la marche « normale » du fonctionnement de groupe ou d'au moins permettre d'y porter une attention particulière. Il nous a semblé à certains moments de cet atelier que toute la question des cartels pouvait se résumer ainsi : comment la forme d'un groupe pourrait favoriser un travail analytique libre de la groupalité – sans l'évacuer, mais en exerçant une contrainte qui en dirige la poussée ? La forme du cartel se révèle ainsi être un artifice qui permet le décalage des places les unes par rapport aux autres, comme on pourrait le dire du décalage permis par le

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *La fonction des cartels*, in Journée des cartels, *Lettres de L'EFP* n° 18, avril 1976, p. 249. Disponible sur : <http://ecole-lacanienne.net/bibliolacan/lettres-de-lefp/>

<sup>2</sup> 40 ans, aussi, des précisions – ou des insistances, on l'entendra comme on veut – de Lacan dans « D'écolage » en 1980.

<sup>3</sup> Quelques arrangements à la marge, mais les plus connus sont présents dès l'origine de la proposition, comme le tirage au sort ou la durée des cartels. J'en profite pour glisser, en passant, que deux formes de cartels ont cours dans notre École : avec ou sans tirage au sort des membres du cartel.

dispositif du divan, sans qu'il ne vienne rien garantir de l'analytique du travail.

Cependant, l'expérience nous montre que le respect de la forme et des règles ne suffit pas toujours à permettre un travail satisfaisant. Le risque serait de n'être qu'une coquille vide ou, pire, coquille pleine maintenant que le cartel est passé dans l'imaginaire du travail collectif : le signifiant cartel, censé vider le groupe de sa suffisance par l'instauration du +1, est maintenant plein de tout l'héritage lacanien et risquerait de relever du patrimoine ; rituel obligé pour accéder à l'assemblée des pairs, au groupe des Analystes. Soit le luxe suprême de l'institution, s'installant tranquillement au lieu de sa subversion programmée. Autant dire que nous n'étions pas beaucoup plus avancés sur la question du travail dans une école puisqu'alors même un cartel pourrait n'être qu'une banale discussion de salon de thé.

Enfin, un peu plus, tout de même, dans la mesure où cela nous permet de mieux appréhender la distinction entre respect de forme et de structure<sup>4</sup>, ce qui dessine assez bien le trajet de l'atelier : de la forme, imprégnée d'imaginaire du groupe analytique, à la structure du travail analytique. Reste donc à entreprendre de savoir ce qu'est un travail analytique... ou plutôt, pour reprendre les mots de Lacan, savoir pour des analystes ce que signifie « analytiquement leur travail en tant que c'est un travail en commun<sup>5</sup> ».

Comme souvent dans ces journées des cartels, la référence à la mathématique nous permet d'avancer<sup>6</sup>. Lacan invite l'assistance à travailler comme les mathématiciens qui « ne savent pas de quoi ils parlent, mais ils savent de qui ils parlent, ils parlent de la mathématique comme étant une personne<sup>7</sup> ». Et Daniel Sibony de nous éclairer un peu sur cette « personne », radicalement extérieure au groupe des mathématiciens et qui « ne se soutient que d'une pure écriture<sup>8</sup> ».

Autrement dit, le groupe des mathématiciens « ne tient qu'affilié à une écriture en cours », écriture spécifique d'un « théorème imminent » – soit celui qui n'a pas encore surgi mais est sur le point de venir compléter, le

---

<sup>4</sup> Sans que ceci engage la question d'un point de vue topologique, je m'en remets aux topologues pour ceci.

<sup>5</sup> J. Lacan, *La fonction des cartels*, in *Journée des cartels*, *op. cit.*, p. 246.

<sup>6</sup> Rappelons que les journées des cartels sont contemporaines de R.S.I.

<sup>7</sup> J. Lacan, *ibid.*, p. 224.

<sup>8</sup> D. Sibony, *ibid.*, p. 252.

temps d'un battement de cils, le « grand corps béant » de la mathématique. Sur le point de tuer le manque, le théorème imminent « vient pour ainsi dire exalter son incomplétude et il la transmet aux êtres qui sont réunis sous son signe<sup>9</sup> ».

L'imminence de la résolution de l'incomplétude emporte le groupe des mathématiciens ou, pourrions-nous dire, des chercheurs. Le groupe, dans cette histoire, est plus vecteur qu'acteur de la recherche, ne faisant que prêter sa main à l'écriture d'une théorie elle-même extérieure au groupe.

*Quid* d'une application à la psychanalyse ? Bien sûr, la topologie s'est naturellement invitée dans la discussion à cette place de « pure écriture », et la question des mathèmes n'est pas très loin. Cependant, convoquer trop rapidement ces écritures-là, et bien qu'elles aient été largement présentes dans l'atelier, reviendrait à prendre la question de l'écriture de façon littérale et à s'en remettre au maître plutôt que de profiter de cette ouverture féconde où peut se tenir la question de savoir comment faire tenir la psychanalyse en dehors du groupe des analystes comme, disons, discipline.

Autrement dit, que faut-il à la psychanalyse comme écriture pour qu'elle puisse exister en dehors du groupe des analystes ? Voire, en poussant le raisonnement, se poser la question de savoir si la psychanalyse, ça existe ; c'est-à-dire indépendamment des analystes.

La question me dépasse largement mais à lire ces Journées de 75, on peut avoir l'idée qu'il faut au moins « y croire<sup>10</sup> », à cette existence, sans quoi ça ne tient pas, ou seulement par des petits bouts d'analystes – sans doute une des meilleures façons de faire du groupe le support d'une réassurance quant à l'incertitude de l'existence de la branche sur laquelle on tente de se tenir.

On objectera que d'écriture, il existe celle de la cure ; que d'existence, il y a celle du divan, et celle de sa propre cure. Pourtant, cela ressemble fort à une tautologie mais qui a le mérite de mettre en exergue la confusion autour de la notion de travail analytique : entre expérience personnelle et travail de doctrine, n'est-ce pas là ce à quoi un groupe de travail a à faire ? Soit la difficulté de contrer cette part personnelle – infiltrée de toute la gamme des émotions et affects du transfert de la cure – qui risquerait bien de prendre le pas sur la recherche en mettant les concepts au service de son écriture en cours, toujours en cours, et, peut-être, sur ce qu'on appelle le transfert de travail.

---

<sup>9</sup> D. Sibony, *ibid.*, p. 252.

<sup>10</sup> J. Lacan, *ibid.*, p. 257.

Malgré tout, il faut pouvoir naviguer entre ces deux écritures, celle de la cure – des cures – et celle de la recherche. Comment en effet gommer le rapport à la cure de l'analyste, si tant est que cela soit souhaitable ? Il faut pourtant pouvoir maintenir un écart malgré l'ambiguïté entretenue jusque dans le vocabulaire employé couramment, à commencer sans doute par l'expression de « travail analytique ». D'ailleurs, comment appeler le travail qui a lieu dans une école ? Un travail sur la psychanalyse ? De la psychanalyse ? Avec elle ?

Là non plus pas de réponse, puisqu'il n'est pas sûr qu'il faille trouver le moyen d'en sortir définitivement, de cette ambiguïté des liens et du rapport à la psychanalyse jusque dans le travail d'école (sinon quoi d'autre que la psychologie expérimentale). Mais un point qui mérite une forme de vigilance, sans doute.

Reste que le théoricien de la psychanalyse devrait pouvoir se référer à une psychanalyse comme discipline distincte de son expérience de la psychanalyse ; banalité certes, mais qui avait toute sa place dans l'atelier. S'y référer, donc, mais à plusieurs, et peut-être le transfert de travail pourrait se trouver de ce côté-là : celui de la recherche, du côté de ce « complément-théorème » et de la possibilité de se soutenir, à plusieurs, de « l'écriture en cours » du « théorème imminent<sup>11</sup> » ; un pur amour de la théorie qui s'écrit à l'exclusion de l'amour, ou désamour, des membres du groupe entre eux ?

On peut se demander si, dans ce cas, le travail nécessite véritablement une forme particulière dans la mesure où en tant que telle, la recherche ne suppose aucune forme particulière *a priori*, si ce n'est de se supporter de l'ouverture à « l'infinitude latente<sup>12</sup> ». D'ailleurs, cela permet de poser la question de savoir si conserver la logique de fond, structurelle, ne nécessite pas parfois de modifier la forme en fonction du contexte. Au cours de ces séances, l'idée est venue que, dans notre école, les labos pourraient bien servir autrement la question du travail analytique par l'écriture d'une *praxis* – son écriture et sa transmission dans la recherche. Une idée en passant.

Autrement dit, c'est le fait de travailler analytiquement qui permet de se prémunir de la groupalité. Même si, grossièrement, on pourrait dire qu'il faut ruser pour organiser la décomplétude du groupe à notre esprit défendant et ne pas perdre de vue la structure visée derrière la forme, cela

---

<sup>11</sup> D. Sibony, *ibid*, p. 252.

<sup>12</sup> « L'infinitude latente, c'est justement ça qui est le plus-une », J. Lacan, *ibid.*, p. 252.

semble voué à l'échec s'il n'est pas possible de se référer à l'écriture de ce « théorème imminent ». Et comment si ce n'est à se supporter de l'existence de la discipline ? Aussi faut-il « y croire », sans doute, à l'existence de la psychanalyse, ce qui n'est pas le moins problématique dans la mesure où, contrairement aux mathématiques, « l'analyse est à créer<sup>13</sup> ».

Avril 2020

---

<sup>13</sup> J. Lacan, *ibid.*, p. 256.